

L'aliénation dans un monde de fous

Jean Pichette

Numéro 302, hiver 2014

Rétro, les classes sociales ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70532ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pichette, J. (2014). L'aliénation dans un monde de fous. *Liberté*, (302), 24–25.

L'ALIÉNATION DANS UN MONDE DE FOUS

L'héritage précieux de grand-papa Marx
à l'heure des sciences administratives

JEAN PICHETTE

DANS UN MONDE où des gens réputés égaux sont devenus les pions d'un immense jeu de Serpents et échelles, le concept d'aliénation semble avoir atteint sa date de péremption et loger désormais dans un musée poussiéreux. Tout indique pourtant que Marx avait peut-être encore plus raison qu'il ne pouvait l'imaginer...

Emprunté au latin *alienare* (rendre autre), le terme *aliénation* apparaît dans le vocabulaire du treizième siècle, au cœur d'une révolution juridique qui allait profondément transformer le paysage occidental. Il ne faut pas s'en étonner, dans la mesure où le droit vise (ou visait...) la mise en forme réfléchie du monde; l'aliénation, dans ce contexte, renvoie d'abord à la cession ou au transfert d'un droit, ce qui implique déjà une certaine distance prise à l'égard de la tradition. C'est seulement à partir du quatorzième siècle que le verbe *aliéner* signifiera peu à peu *rendre fou*, alors que le substantif *aliénation*, entendu comme *folie*, devra, lui, attendre le début du dix-neuvième siècle pour glisser vers ce sens. Que le même terme se retrouve dans des domaines apparemment aussi éloignés l'un de l'autre n'a rien de surprenant. Le droit occidental, issu de la révolution médiévale, s'est construit sur l'idée d'un sujet rationnel, autonome et présent à lui-même. Atteint de «folie», un individu devenait en quelque sorte étranger à lui-même et donc, aussi, à l'ordre juridico-politique s'érigeant sur l'idée d'autonomie du sujet apte à contracter avec autrui.

C'est d'ailleurs sur cette dimension d'*estranement* (le fait de rendre étranger à) que l'idée d'aliénation se déploiera au dix-neuvième siècle, avec Hegel, puis Marx. L'aliénation apparaît aux yeux de Hegel constitutive à la fois du sujet humain et de la société. L'individu ne s'appartient jamais

totale : il advient à lui-même par le détour d'autrui, qu'il reconnaît dans le mouvement même où il est reconnu par lui. L'individu n'existe donc pas naturellement : il s'élève dans un travail de distanciation (qui n'est pas pure destruction) à l'égard de la nature. Loin de brimer une liberté qui serait naturelle, la langue, la culture et le politique élargissent son champ d'autonomie dans le monde en balisant un espace commun qui ouvre sur des perspectives irréductibles à quelque ordre naturel que ce soit. C'est donc dire que l'aliénation, la dépossession de soi sont en même temps une condition sans laquelle nul sujet ne peut se constituer dans une unité et une identité propres.

Avec Marx, l'aliénation va prendre une nouvelle signification, dans la mesure où elle émerge comme indissociable de ce que le philosophe allemand désigne comme le «fétichisme de la marchandise». Dès le début du premier tome de son œuvre maîtresse, *Le Capital* (1867), Marx énonce l'idée selon laquelle le capitalisme pervertit les rapports sociaux et finit par les faire apparaître comme des rapports entre les choses. Autrement dit, ils sont réifiés, happés par une logique qui détruit tout ce qui lui est extérieur, tout ce qui entrave le développement d'une dynamique installant la valeur marchande au centre de la réalité. L'aliénation prend chez lui un sens qui tente de faire écho au mouvement sauvage de désappropriation et de spoliation de ceux qui, expulsés de la campagne, viennent grossir en ville les masses laborieuses, qui n'ont d'autre choix que d'offrir à vil prix leur «force de travail», comme il le dit si bien. Pour Marx, personne (bourgeois comme prolétaires) n'échappe au fétichisme de la marchandise, qu'il lui importe donc de dévoiler. Mais les différents termes (*Entfremdung*, *Entausserung*, etc.) qu'il

utilise pour désigner l'aliénation (toujours traduite par ce seul terme en français) montrent bien que cette violence est d'abord subie par les prolétaires, qui sont détournés, dessaisis ou dépossédés de leurs biens, arrachés à leur terre, etc. Si Marx a l'immense mérite d'avoir, mieux que quiconque, mis au jour la dynamique délétère du capitalisme et proposé une lecture du concept d'aliénation qui allait marquer le vingtième siècle, il est aussi celui qui a lesté ce concept d'une pierre noire, comme si l'éventuelle fin du capitalisme devait permettre d'en finir avec l'aliénation et de rendre possible une pleine adéquation de la société avec elle-même.

Un siècle plus tard, dans le tournant des années 1960-1970, la lecture marxienne de l'aliénation atteignait en quelque sorte son apogée avec le développement de la contre-culture et sa remise en question du capitalisme et de la société de consommation. Mais cette critique, en se plaçant en gros dans une perspective délaissant la contribution de Hegel, allait paradoxalement nourrir les braises de l'aliénation capitaliste. Marx parlait à son époque d'une logique capitaliste qui s'infiltre dans tous les pores de la société, dont elle dissout du même coup les modalités traditionnelles (communautaires) des rapports entre les individus, eux-mêmes en train d'émerger dans un espace politique qui aspire – du moins idéalement – à se ressaisir de la société pour la refonder sur une base réfléchie. Dans cette perspective, la société est ainsi appelée à carburer au progrès, qu'il est difficile pour Marx de représenter pendant que le ciel de Manchester se pare des couleurs grisâtres de la révolution industrielle. En somme, le caractère strictement négatif prêté par Marx à l'aliénation rend difficile de penser un monde post-capitaliste autrement que comme une société *naturellement* harmonieuse, comme s'il s'agissait de vaincre le capitalisme pour qu'advienne «le meilleur des mondes».

Comment imaginer l'après-capitalisme, un siècle après la publication du premier tome du *Capital*, alors que la naturalisation de l'économie devenait peu à peu une évidence ? Si le politique, en tant que lieu d'une reconnaissance réciproque des hommes capables de réfléchir ensemble à leur destinée, participait lui-même d'une illusion, comment pouvait-on imaginer l'avenir ? La réponse – concrète – à cette question allait devoir venir rapidement, avec la réification de l'individu, de plus en plus étranger à lui-même, privé d'un centre à travers lequel il puisse entrer en rapport avec le monde ; devenu un être réactif, le sujet était appelé à s'adapter à son environnement. On peut ainsi dire qu'il agit de moins en moins cependant qu'il est agi. Or, comme il gesticule de plus en plus, et de plus en plus vite, à l'abri de toute idéologie (sauf celle du pragmatisme, qui n'en est pas une, comme le croient du moins tous les réalistes...), ce sujet est convaincu d'avoir atteint l'Everest de la liberté alors même qu'il se transforme en objet, véritable boule dans un *pinball* en délire. Il faut dire que dans l'ordre de la divagation, la gauche frappe elle-même très fort depuis la belle époque de la contestation des années soixante et soixante-dix. Alors qu'à droite, Gary Becker, futur Nobel d'économie en 1992, montre (sic) que tout comportement humain s'explique en termes de rationalité économique, l'anti-humanisme de Foucault, la réduction

althussérienne du politique à une superstructure idéologique voilant l'infrastructure économique, et l'extension tous azimuts que Bourdieu confère au terme de capital (le symbolique étant lui-même appréhendé à travers ce prisme pour le moins hyper-utilitariste) ne jurent pas vraiment dans un monde qui réduit les humains – comme tout le reste – à des *ressources* qu'il faudrait gérer scientifiquement (ah ! les *sciences* administratives...). La critique du capitalisme, lorsqu'elle est incapable – ou, pire, refuse – de penser le terreau symbolique et historique dans lequel l'humain s'inscrit et sans lequel nulle logique du capital ne saurait déferler, devient rapidement stérile ; elle se prive de tout horizon pouvant donner sens au combat contre une dynamique mortifère, si ce n'est celui, vide, d'une émancipation individuelle qui, devenue un véritable mantra, finit par ressembler à une libération à l'égard de la société, à laquelle on refuse du même coup toute existence propre. Et pendant que les restes de la gauche font de la question identitaire – et du respect de toutes les différences – leur nouvelle pierre philosophale, il ne reste plus au bon peuple (c'est-à-dire tout le monde, puisque l'idée de classes sociales est devenue ringarde) qu'à travailler à faire du social, à défaut de s'inscrire dans une société qui assumerait sa responsabilité collective d'élever chacun de nous à la reconnaissance réciproque d'une même histoire, qui est la nôtre pour la simple raison que nous la faisons ensemble. Ainsi réduits au statut de capital ambulant, auquel ils s'identifient massivement, comme si cela allait de soi, les individus s'évertuent à faire fructifier leur capital propre (mon intelligence, ma beauté, mon agilité... ou mon indigence pour les moins chanceux) ; pris dans les filets de la marchandisation, ils peuvent se rencontrer dans les centres d'achat, ce nouvel ersatz d'espace public. Dépossédés d'eux-mêmes dans ce monde de fous, dépossession étant à la mesure de l'accumulation de biens ou de rêves vendus par le spectacle des nantis, ils vivent le contentement béat d'individus jouissant d'une *liberté* inconnue jusque-là et qui pourtant voile l'asservissement généralisé (mais inégalitaire dans ses effets, bien sûr) au fétichisme de la marchandise. Quand le sujet devient lui-même un objet, consommable et jetable comme tout autre objet, la suffisance clinquante du consommateur repu devient obscène, au sens entendu dans le langage courant peu de temps après avoir été emprunté au latin, au seizième siècle : «qui a un aspect affreux, que l'on doit cacher ou éviter» (*Dictionnaire historique de la langue française*).

L'aliénation comme obscénité. C'est parce qu'il est obscène que nous refusons de voir le monde de fous que nous créons dans une insouciance crasse, dans le refus de reconnaître l'autre en soi, l'altérité qui nous habite et sans laquelle nous ne sommes rien. Nous devenons des spectres, des fantômes qui hantent la vie des autres, dont nous nions l'existence (il n'y a que les enfants pour croire aux fantômes !), des nécrophiles qui jouissent du moindre morceau de chair, des aliénés qui ont ceci de particulier qu'ils s'enferment volontairement dans une cage (parfois) dorée aux dimensions du monde mondialisé, croyant dur comme fer que c'est là le seul monde possible et qu'il épouse (ô, miracle !) les contours de la liberté. Qui a dit que nous vivions une époque opaque ? L